

L'ascension de Mbeki coïncide avec la chute du führer afrikaner.

La seconde mort de l'apartheid.



Eugène Terre'Blanche, le chef emprisonné des néonazis.

ROGER FALIGOT

Le 17 juin dernier, Eugène Terre'Blanche, le chef du Mouvement de la résistance afrikaner, d'inspiration nazie, a été condamné à six ans de prison pour avoir battu l'un de ses ouvriers agricoles noirs. Tous les observateurs estiment que sa carrière est bel et bien finie. Les Blancs d'Afrique du Sud le sur-

nommaient « E.T. », bien qu'il ne soit ni vert ni maigre. Tout au plus peut-on dire qu'il vivait sur une autre planète. L'imposant barbu, avec sa dégainée d'Orson Welles dans *Falstaff*, n'arrivait plus à se défaire de son image de buveur invétéré et de tresseur de jupons. Jadis, ce n'était pas forcément pour déplaire aux rudes fermiers de son mouvement. Car pendant un quart de siècle, il avait distillé la peur et la haine à travers ses discours-fleuves à la gloire de la « nation blanche » et de ses ancêtres

boers qui ont tenu tête à l'armée anglaise, et invité à résister au nouveau pouvoir de Pretoria.

Jusqu'à son nom – celui d'un huguenot français exilé en Hollande dont les enfants avaient choisi l'aventure africaine –, tout était fait pour convaincre d'une juste cause : la terre de ses ancêtres devrait rester blanche. Comme si le peuple noir n'avait jamais existé...

Son succès avait longtemps tenu à un formidable charisme et à des dons indéniables d'orateur. Parfois jusqu'à dix mille personnes venaient écouter le tribun. Ses commandos faisaient régner la terreur et n'hésitaient pas à attaquer les meetings de tous ses adversaires, y compris dans le camp « national ».

En 1964, à vingt-trois ans, ce fils de colonel du Transvaal était entré dans la police. Et pas n'importe quelle police : « la spéciale », chargée de la sécurité du président Verwoerd et du Premier ministre Vorster, les deux apôtres de l'apartheid. Comment ne pas être convaincu d'être investi d'une mission quasi divine quand on se retrouve, avec ces idées-là, dans l'ombre des géants aux grandes heures de la répression contre la révolte noire ?

Situons l'époque : depuis plus d'un an déjà, Nelson Mandela rongeaient son frein au baignoire lugubre de Robben Island et son organisation, l'African National Congress – tout comme le Pan African Congress – avait lancé la lutte armée.

Démissionnaire de la police, Terre'Blanche s'était d'abord présenté aux élections provinciales sous les couleurs d'un Parti nationaliste. Puis, avec quelques militants ultras, il avait fondé une organisation secrète, le Mouvement de résistance afrikaner (A.W.B.), qui militait déjà pour un État blanc – une République formée du Transvaal ainsi que de l'État libre d'Orange, soit un bon tiers du pays. Noirs, Juifs, Indiens en seraient exclus, cela va sans dire.

L'AWB, qui comptait un millier d'aficionados, épousait les thèses hitlériennes et faisait flotter fièrement sa bannière frappée d'une sorte de svastika blanche. Quand ils commencèrent à apparaître en public, ses membres portaient l'uniforme kaki et le brassard néonazi. Et c'est ainsi qu'en 1979, l'AWB fit irruption sur la scène publique en tabassant un professeur d'histoire qui remettait en cause le bien-fondé de l'apartheid.

De meeting en meeting, Terre'Blanche gagna en audience car le Parti national au pouvoir était en crise. Pour Graham Leach, l'historien des Afrika-

ners, cela ne fait pas de doute : « Son essor, l'AWB ne le doit pas seulement à une pensée fasciste ; la clef est ailleurs, dans l'échec du grand apartheid et du Parti national. Et surtout dans le désir de s'ancrer dans les traditions, d'appartenir à une culture. »

Terre'Blanche, en bon démagogue, disait représenter les petites gens qui pensent qu'ils n'ont plus rien à perdre et qu'inévitablement le Parti national, formation de la haute bourgeoisie, les trahira le jour venu. L'AWB recrutait évidemment beaucoup parmi les fermiers. L'ancien policier élevait désormais des chevaux et aimait à se pavaner sur son destrier en avant de ses troupes, sans doute pour rappeler le

général Krüger, l'homme qui avait organisé la résistance des Boers face aux Anglais, au début du siècle.

En 1986, Terre'Blanche annonça la formation de commandos prêts à engager une guerre civile si jamais l'apartheid venait à s'effriter.

Le gouvernement n'osait pas encore s'attaquer à son mouvement. Ainsi, en novembre 1988, quand un policier, membre de l'AWB, tua six Noirs à Pretoria, c'est un autre petit groupuscule d'extrême droite qui fut interdit.

Un coup de semonce en quelque sorte. Mais l'occasion d'écorner le prestige de Terre'Blanche s'offrit aux autorités peu après.

Fantasme sexuel ou paranoïa lancinante ? Pendant les ébats de Terre'Blanche avec la journaliste anglaise Jani Allan, deux gardes du corps en treillis et Pataugas restaient dans la chambre... Voilà l'une des nombreuses anecdotes qui émaillèrent le procès en diffamation que la journaliste du *Sunday Times* sud-africain intenta à la chaîne de télévision anglaise Channel Four en 1992 pour avoir révélé sa liaison avec le patron de l'AWB. Un procès qu'elle perdit. Mais quel scandale pour l'AWB ! Son leader, ce théoricien du « travail-famille-patrie » afrikaner, s'était ridiculisé.

De son côté, Miss Allan expliqua qu'elle avait succombé, trois ans plus tôt, au charme de son cher führer à la voix de velours et au regard « bleu chaluméau ». Elle avait même espéré devenir la Première dame de l'Etat afrikaner à naître. Mais il y avait deux obstacles de taille à ce rêve : son Eugène ne pou-

vait divorcer et l'AWB n'avait aucune chance de prendre le pouvoir. Surtout avec un chef de ce calibre-là. Au cours de l'une de leurs fredaines, le couple avait été surpris dans un parc, à bord de leur BMW, au pied d'un monument à la gloire de la résistance afrikaner. La presse avait fait ses choux gras de la saga de « la belle et la bête ». Et l'opinion afrikaner n'en était que plus choquée : « Comment peut-on faire ça devant ce symbole de la résistance blanche ? » « Et si encore la fille n'était pas anglaise, mais une Boeremeisie, bien de chez nous ! » Il faut dire que, dans chacun de ses discours, le tribun nazi manifestait sa haine à l'endroit des

Anglais qui avaient incarcéré les rebelles boers dans leurs camps de concentration en 1900.

« Ne m'ennuyez pas avec ces sornettes », fulminait Terre'Blanche pendant que se déroulait à Londres le procès intenté par Miss Allan aux médias anglais. « Moi, j'ai des choses plus sérieuses à faire : j'organise la résistance armée. »

C'était, pensait-il, le meilleur moyen de galvaniser les troupes. Et de faire taire les moqueries. En réalité, c'était le début de la

fin pour le führer afrikaner. Dans cette histoire, on était bien loin des valeurs puritaines, héritées des premiers Boers dont le calvinisme rigoriste inspirait encore les supporters de l'AWB. Et plusieurs leaders demandèrent l'éviction du patron. Un putsch se préparait. On affûtait les longs couteaux.

Mais Terre'Blanche avait encore les moyens de faire taire ses détracteurs. Ses sections d'assaut devaient faire face aux grands changements qui se profilaient à l'horizon. Un an plus tôt, en 1991, le président De Klerk avait estimé qu'il fallait abolir l'apartheid et passer par une phase de transition pour instaurer un Etat démocratique. L'AWB et une demi-douzaine d'autres groupes ultras disaient avoir le soutien d'environ 300 000 Blancs hostiles à ces changements. Ils se préparaient donc à l'affrontement.

En avril 1994, à la veille des premières élections au suffrage universel, des bombes explosaient à Johannesburg et au Cap, tuant vingt personnes, en blessant des dizaines d'autres. C'étaient bien des militants de l'AWB qui avaient monté les attentats mais la responsabilité personnelle de Terre'Blanche ne fut

pas établie. Il bénéficiait encore de connivences au sein des services secrets. La mouvance néonazie se fragmentait de plus en plus tandis que la majorité de la communauté blanche avait compris que rien ne serait plus jamais comme avant et qu'il faudrait négocier avec Mandela, le bagnard devenu président.

Fin 1996, nouvel attentat à la bombe : quatre personnes périrent mais Terre'Blanche assura que les responsables de l'opération appartenaient à une scission de son mouvement, les Troupes d'assaut boers : « Ils ont agi sans en référer à moi ou à mes "généraux". » Non seulement il les désapprouva mais il demanda même, en vain, une entrevue à Nelson Mandela pour discuter des moyens de prévenir une « guerre civile ». Lui qu'on croyait prêt à lancer une campagne de terreur, à la façon de l'OOAS ou de ses amis les protestants loyalistes d'Irlande du Nord, n'était plus qu'un général sans troupes et sans honneur.

Personne ne croyait plus à son leadership ni à ses idées. D'ailleurs, le führer afrikaner avait mis de l'eau dans son vin. Du moins, en public. En privé, le tribun déchu n'avait pas perdu sa sale manie de « casser du kaffir ». Pour preuve, le procès de juin dernier au cours duquel le chef de l'AWB était jugé pour avoir grièvement blessé l'un de ses ouvriers agricoles noirs qu'il avait surpris à grignoter un sandwich pendant son travail. Le malheureux avait été rossé à coups de club de golf. Terre'Blanche voulait lui casser les côtes. Il venait de briser sa carrière dans une sordide histoire de racisme ordinaire, un racisme qu'il avait naguère élevé au rang de grand principe.

Condamné à six ans de prison, le « dirigeant historique de la République boer » ne chercha même pas à démentir les faits ni à se lancer dans de grandes déclarations comme au temps de sa splendeur. Il demandait simplement la clémence du tribunal de Potchefstroom, se déconsidérant encore plus aux yeux du dernier carré de ses fidèles.

Et comme pour mieux enfoncer le clou et mettre un point final à la sanglante équipée des commandos de l'AWB, la Commission vérité et réconciliation — qui serate à la loupe les crimes de l'apartheid — pourrait prochainement réexaminer l'immistie des desperados de l'AWB qui avaient posé des bombes à la veille des élections de 1994. Ce qui couperait définitivement l'herbe sous les pieds d'Eugène Terre'Blanche, qui méditera en prison jusqu'au siècle prochain... ■

Pendant les ébats de Terre'Blanche avec la journaliste, deux gardes du corps en treillis et Pataugas restaient dans la chambre...